

Œuvre d'art au collège

Une installation ludique s'établit dans la cour de Calvin

Créées par Anaïs Balmon en 2019 pour heart@geneva, sept plaques en céramique évoquant les jeux collectifs ont été pérennisées dans le préau de l'établissement.

Irène Languin

Dispersés dans le sol sablonneux, les sept rectangles blancs se font si discrets qu'on les dirait là depuis des siècles. Pourtant, ces plaques de céramique gravées de motifs quasi hiéroglyphiques ne pavent la cour du Collège Calvin que depuis le début de l'été 2019. Intitulée «Petites mains ont bien tapé», cette installation a été conçue par Anaïs Balmon dans le cadre de la 2^e biennale de heart@geneva, un parcours artistique qui entend faire dialoguer des œuvres avec des lieux emblématiques de la cité.

C'est en participant au concours organisé par le Bureau des interventions publiques de la HEAD (Haute École d'art et de design de Genève) que la jeune plasticienne genevoise a développé ce projet. D'habitude, les créations présentées par heart@geneva ne s'établissent que temporairement au cœur des sites qui les accueillent. Mais la direction du Collège Calvin a tant apprécié la proposition d'Anaïs qu'elle a souhaité la pérenniser.

Marelle et balles brûlantes

L'artiste de 27 ans, qui vient d'achever son bachelier en arts visuels, raconte avoir été fortement inspirée par l'histoire des lieux: «J'aime beaucoup réfléchir in situ, explique-t-elle. Le Collège Calvin a ceci de particulier que ses bâtiments ont toujours abrité une école, dès leur construction au XVI^e siècle.» Qui dit scolarité dit aussi récréation. «J'ai creusé la piste des activités ludiques qui animent le préau. Et je suis tombée sur les schémas de jeux collectifs pour enfants, dont je ne connaissais pas l'existence.»

Les règles de la marelle, du jeu de l'élastique ou des balles brûlantes y sont représentées à l'aide de flèches, de pointillés et de petits cercles figurant les équipes. Frolant la symbolique,



Anaïs Balmon avec l'une des sept plaques de «Petites mains ont bien tapé» dans la cour du Collège Calvin. LAURENT GUIRAUD

leurs atours stylisés évoquent certains idéogrammes antiques ou les signes mystérieux d'une langue disparue. Anaïs Balmon a d'ailleurs tenu à conférer à ses

objets un aspect ancien: pour leur conserver un côté brut, elle a gravé les schémas sur la céramique avant de les colorer avec de l'engobe mat.

Légèrement enfouies, ces plaques auraient pu avoir été laissées là par les générations précédentes pour indiquer à leurs descendants la marche à

suivre. «Je les ai placées de manière aléatoire pour cette même raison, poursuit la jeune femme. Comme s'il s'agissait de quelque chose qui s'était un peu perdu

et qui resurgit.» Pareillement, le sable qui leur sert de lit les recouvre puis les découvre au gré des déambulations, rappelant les fouilles archéologiques pratiquées à plusieurs reprises dans l'enceinte de l'établissement - en 1841 puis en 2008, des ondages avaient révélé des tombes, et les fondations d'un mur ont été mises au jour en 2014.

Habitants de l'espace

Le format des tablettes sur lesquelles apparaissent ces inscriptions ésotériques indique qu'elles pourraient même venir d'ailleurs. Les sept éléments de «Petites mains ont bien tapé» reproduisent en effet les dimensions de la plaque de *Pioneer*, une feuille métallique de 22,9 cm de long par 15,2 de large embarquée à bord des sondes spatiales *Pioneer 10* et *Pioneer 11* en 1972 et 1973. Y était marqué un message pictural de l'humanité à destination d'éventuels habitants de l'espace. «Peut-être la cour de Calvin a-t-elle été visitée par des extraterrestres, sourit Anaïs. Plus sérieusement, la façon dont on communique aujourd'hui m'interpelle.»

Pour celle qui poursuit désormais un master en pratique de l'art contemporain à la Haute école des arts de Berne, convoquer les jeux collectifs, lesquels «développent la sociabilité et les apprentissages», dans un espace où des adolescents évoluent au quotidien revient à tenter de leur faire quitter un instant la solitude de leur smartphone pour les reconnecter au vivre-ensemble. Un argument auquel la direction du collège s'est montrée sensible: «Ce travail nous a plu car son format discret s'intégrait bien à l'espace, glisse Elena Meylan, doyenne à Calvin. Mais même s'ils concernent des enfants plus jeunes, ces jeux à l'ancienne fonctionnent comme un rappel aux collégiens. Il existe autre chose que les écrans!»

Au Galpon, «Les Bacchantes» ne se réduisent pas au silence

Théâtre à trois

Condamné à se satisfaire de répétitions, le Studio d'action théâtrale donne sa générale à une poignée d'invités.

Vu de l'extérieur, le Théâtre du Galpon paraît fermé. Plongé dans l'obscurité d'un confinement atemporel. À l'intérieur, au contraire, c'est un essaim d'ouvrières affolées qui s'active. Une dizaine d'artistes, hommes et femmes, dont trois comédiens et quatre comédiennes de blanc vêtus, qui voient leur culte effréné à Dionysos, alias Bacchus.

N'excédant pas l'autorisation sanitaire de réunir un maximum de 15 personnes à l'occasion d'une séance de travail, quelques té-



Sept comédiens chanteurs composent la chorale de fous que dirige Gabriel Alvarez à l'asile du Galpon. E. MURCIA ARTENGO

moins assistent aux répétitions qui rythment la semaine. Invité par Gabriel Alvarez,

metteur en scène de ces «Bacchantes» détournées d'Euripide, le privilégié, masqué et

distant comme il convient, reconnaît d'emblée la patte du maître de céans. Au déplacement du spectacle en cours de route, du foyer au plateau, par exemple. À l'uniforme monochrome, mais décliné individuellement, que porte sa troupe du Studio d'action théâtrale. À l'entrelacs du texte avec les chants accompagnés au piano qu'a expressément composés le complice Bruno De Franceschi. Ou à ce jeu immodéré déployé d'un bout à l'autre, qui mêle contorsions, cris et roulements d'yeux propres à une cérémonie de prêtresses païennes. Sous des dehors que l'on pourrait assimiler à ceux d'un protestant helvète, l'imaginaire du Colombien Alvarez regorge au-dedans d'héroïnes grimaçantes et hallucinées.

On est donc en terrain connu, quoique exotique. De même, sur les traces de la psychanalyse, on repère les détails empruntés à la mythologie autant que les archétypes d'une psyché contemporaine. Des allusions au dieu du théâtre, fils de Zeus et de la mortelle Sémélé, on glisse à l'éternellement qui pourrait tout précipiter dans le chaos ou à un monde plongé dans une folie «qui nous tombe dessus comme une pluie». Thèbes se confond avec Genève. La bacchanale avec un cauchemar. L'asile psychiatrique où se déroule la tragédie interne indifféremment protagonistes et spectateurs. Et les bacchantes du XXI^e siècle, ces furies restées déchainées, viennent libérer nos hantises cloîtrées en rompant nos isolements. **Katia Berger**

Trois lauréates bien connues à Genève

Distinction Sur 21 dossiers en lice, le jury du concours biennal Label+ romand - arts de la scène a récompensé ceux de trois artistes femmes régulièrement programmées au bout du lac. Leur projet en cours vaut aux lauréates de toucher chacune le juteux montant de 140'000 francs. «Avoir les moyens de ses ambitions», c'est le vœu qu'entend exaucer l'association pour la chorégraphe et performeuse La Ribot, qui créera «Distinguished» au TPR de La Chaux-de-Fonds en 2022, pour la metteuse en scène Marion Duval, qui dévoilera son «Spectacle de merde» au Théâtre Vidy Lausanne au printemps de 2023, et pour la chorégraphe Yasmine Hugonnet, dont le cabaret ventriloque «Les Porte-Voix» sera donné au même Théâtre Vidy en automne 2022. **K.B.**